

Comptes rendus

TAILLIART (Charles). — *L'Algérie dans la littérature française*.
Paris, Champion, 1925, in-8°, IV-676.

Le livre de M. Tailliant peut se définir le bilan de notre conquête littéraire de l'Algérie. Dans cette « conquête » l'auteur a eu l'heureuse idée de faire une place non seulement aux romanciers, aux poètes, aux dramaturges, aux auteurs d'ouvrages descriptifs mais encore aux écrivains dont les œuvres relèvent du domaine de l'histoire : historiens de métier, mémorialistes, épistoliers, orateurs politiques, fonctionnaires, soldats de l'armée d'Afrique qui, sans toujours songer au public ou à la littérature, ont parfois parlé des choses d'Algérie. M. Tailliant n'a pas ainsi laissé en dehors de son enquête les ouvrages historiques consacrés au « long drame du passé algérien », ouvrages qui constituent même, selon lui, « la partie la plus vivante, la plus humaine, la plus prenante et la plus pittoresque de tout ce que l'on a écrit sur l'Algérie ». L'Algérie dont M. Tailliant a voulu préciser l'influence sur le développement de la littérature française n'est pas uniquement l'Algérie des paysages prestigieux, des races bariolées, elle est encore l'Algérie d'hier et de jadis. Cette large compréhension du sujet n'allait pas sans soulever des difficultés sérieuses de méthode. Les frontières de la littérature sont indécises, mais peut-on les déplacer au point d'y annexer le domaine de l'histoire ? M. Tailliant s'est défendu, dans sa préface, contre un tel impérialisme littéraire. S'il a fait place dans son livre aux nombreux ouvrages historiques, il s'est astreint à ne les jamais étudier en historien, mais du point de vue littéraire. Il a essayé de dégager, si l'on peut dire, l'image littéraire du passé algérien.

Dans l'effort qu'il a tenté pour « dominer une documentation très abondante », pour organiser les résultats multiples de son enquête, l'auteur est resté constamment fidèle à la même méthode d'exposition ; quelques exemples en mettront les détails et les procédés en pleine lumière. Dans le chapitre si vivant qui sert d'introduction au livre lui-même, chapitre consacré à *L'Algérie dans la littérature française avant 1830*, l'auteur feuillette ces « pauvres livres jamais lus » des missionnaires, des captifs et des agents consulaires, il en restitue les visions, en contrôle les détails bien sommaires à la vérité, mais il a su, chemin faisant, à côté des analyses, en phrases brèves, dresser le tableau historiquement vrai de la Régence turque d'Alger avec les jardins de sa banlieue, ses ruelles étroites sous les maisons qui se joignent, sa population mêlée,

affairée, avide et cruelle. Parle-t-il des souvenirs et des lettres des officiers de la conquête, il sait choisir les passages caractéristiques, intéresser, faire participer le lecteur à leur pensée et à leur vie, et, entre deux passages cités, il dépeindra brièvement l'existence de l'armée, « le fantassin qui, pliant sous son fardeau, escalade les pentes, dégringole dans les ravins, traverse les oueds, demeure gai, prêt à rire du moindre incident comique » (1), l'hôpital de fortune, les souffrances de l'étape, les marches pénibles des expéditions sahariennes, les rencontres des grands chefs de la conquête. A côté de l'image littéraire de l'Algérie, qu'il a toujours présentée au premier plan de son œuvre, M. Tailliant a su esquisser, brièvement, mais sûrement, l'image de la réalité. L'idée essentielle de l'ouvrage est cette continuelle et intelligente analyse des rapports de la fiction littéraire et de la réalité algérienne. C'est dans le sens de cette idée que se développe l'œuvre toute entière. On ne saurait, dans les limites de ce compte rendu, énumérer et expliquer les multiples questions que pose la lecture attentive de ce livre, à peine pourra-t-on indiquer les grands problèmes qui se dégagent de la diversité et de la richesse des faits étudiés. En simplifiant à l'excès l'ordonnance du livre il est possible d'y distinguer deux parties : l'une où l'auteur étudie le passé de la colonie en tant que thème d'inspiration littéraire, la seconde où dans les romans, dans les ouvrages descriptifs, dans les poèmes et même dans les pièces de théâtre il s'est efforcé de rechercher l'image de la réalité algérienne.

La première partie intéressera particulièrement les historiens. Dans la masse des ouvrages historiques M. Tailliant a justement distingué les écrits d'histoire vécue, véritables documents, mémoires, recueils de correspondances, articles, discours et les livres d'histoire pure. Mais M. Tailliant (2), dans son exposé, ne s'en est pas tenu uniquement à cette simple division ; constamment préoccupé de distinguer de grandes questions autour desquelles il fût possible de grouper et de hiérarchiser les faits, il a tenu à faire un sort particulier à la polémique d'idées qu'a déchaînée, depuis 1830, dans la presse, dans les brochures et les livres de combat la « question d'Alger ». Durant tout un chapitre de son ouvrage (3) les querelles passionnées reprennent et s'animent sur l'occupation restreinte, sur l'abandon d'Alger, sur l'occupation totale, sur le régime militaire, sur le régime civil, sur les

(1) P. 275.

(2) Cf. ch. III.

(3) Ch. II : *La conquête, l'occupation, l'administration de l'Algérie et les idées françaises.*

bureaux arabes, sur la politique à l'égard des indigènes. Dans le chapitre suivant l'auteur revient au passé de l'Algérie, mais avec des guides moins passionnés, plus désireux de comprendre, de décrire, historiens graves et impartiaux, mémorialistes au penchant de l'existence, épistoliers sans prétention littéraire. Il ne faut pas s'arrêter trop longuement aux détails de l'exposition et du développement, toujours aisément critiquables, si l'on veut saisir le dessein de l'auteur dans ces chapitres trop riches peut-être de connaissances et de faits ; il faut essayer, comme l'auteur lui-même, de poser, dans son ensemble le problème littéraire « du passé algérien ». M. Tailliant a tenu tout d'abord à préciser, mais à l'arrière-plan de son développement, la réalité de ce passé algérien, telle qu'elle nous apparaît du moins à la lumière de l'histoire. Cette œuvre de reconstitution, plus ou moins apparente, se devine et s'affirme ; elle se devine dans les notations brèves qui coupent les analyses, elle s'affirme quand l'auteur dégage des livres purement historiques, livres de science plus que de littérature, les faits dominants du passé de la colonie. Cette étude du passé volontairement sommaire pour les périodes anciennes, prend les proportions d'un véritable travail historique pour les années qui suivent la prise d'Alger. Avec un sens critique très sûr, un don tout particulier de la vie, des aperçus originaux, M. Tailliant a su dessiner à larges traits l'histoire même du développement de l'Algérie française. Cette étude du passé, de sa physionomie mouvante, n'était pas le but véritable de l'auteur, mais bien l'influence littéraire de ce passé sur les idées françaises. Seul le passé proche, à ce point de vue, aura vraiment intéressé la pensée française, provoqué ses multiples réactions. En simplifiant quelque peu on pourrait dire que ces réactions ont répondu à la fois au désir de polémiquer et au désir de décrire des actions vécues. Toute la lutte d'idées qu'a fait surgir la « question d'Alger » semble bien être venue de la métropole ; à l'origine de ces véhémentes polémiques on retrouverait sans doute les défauts mêmes de l'esprit français, les passions de l'opinion publique et peut-être des intérêts, comme toujours. Dans ces discussions, l'Algérie française du passé revit bien pauvrement ; ne s'est-elle pas constituée d'ailleurs sans tenir compte des discours, des écrits et surtout des prophéties « qui ont toujours reçu, a écrit M. Tailliant, des événements de publics et criants démentis » (1). Tout le passé de la conquête, de l'installation de la première heure revit par contre dans les lettres, les biographies, les ouvrages historiques écrits au lendemain des événements par des officiers ou des fonctionnaires.

(1) P. 491.

M. Tailliant a fait une large place, dans son livre, aux ouvrages purement littéraires. Seuls les romanciers et les auteurs d'ouvrages descriptifs auront compris l'Algérie au point de faire passer un peu d'elle-même dans leurs œuvres. La vie algérienne a bien mal inspiré les poètes, plus mal encore les dramaturges. Durant les trois cents dernières pages de son ouvrage l'auteur s'est efforcé de dessiner à la fois l'image de l'Algérie du présent et de l'Algérie littéraire telle qu'elle apparaît dans les livres. M. Tailliant a plutôt, si l'on peut dire, suggéré que décrit la réalité du pays algérien ; un mot, un simple adjectif, une phrase, un court développement suffisent pour qu'à l'imagination du lecteur se présentent tels détails du paysage, telles particularités de l'existence de ses habitants : voici la Mitidja, la bigarrure de son vêtement, et sa ceinture de collines aux couleurs infiniment nuancées ; voici l'Aurès, « hautain et isolé », les collines du Sahel ; les Hauts Plateaux : le désert ; la mer près de Tipaza ; le ciel au-dessus de Laghouat. L'auteur excelle particulièrement dans les petits tableaux de la vie algérienne : « Pénétrons dans un café maure, écrit-il, voici le maître du lieu, le kaouadji ; il est auprès de son fourneau aux faïences brillantes : le charbon pétille, l'eau bout dans les petites mesures de fer blanc ; les tasses attendent, minuscules, avec dans le fond, les poudres fines de café pilé et de sucre ; il ne presse pas ses mouvements, les clients assis sur un banc ou accroupis sur une natte, attendent ; ils ne marquent aucune impatience ; aucun n'élève la voix, le tour de chacun viendra ». (1). Quelques pages auparavant l'auteur avait évoqué la baroque physionomie, l'animation particulière des quais d'Alger. Des vers de Léo Loups incitent M. Tailliant à dire quelques mots de « ce faubourg d'Espagne... que l'on appelle Bab-el-Oued ». « Le dimanche, écrit-il, c'est un fourmillement de population : quelque rue ouvrière de Séville ou de Grenade ; vieilles jacassant sur les trottoirs, devant les seuils des portes ; jeunes par quatre, par six, se tenant par le bras, riant, se moquant, parlant haut, vieux assis, immobiles, sévères, non loin des portes » (2).

C'est avec exactitude et finesse que M. Tailliant examine, critique, analyse les ouvrages descriptifs et les romans d'inspiration algérienne ; aucun écrit, digne d'attention, n'a échappé à son enquête. Ces pages, où s'évoque le paysage d'Algérie, où des centaines de personnages, échappés des romans de M. Louis Bertrand ou de M. Ferdinand Duchène, revivent leur vie endiablée et fiévreuse, sont parmi les plus attachantes

(1) P. 477.

(2) P. 472.

et les plus fortes du livre de M. Tailliant. De la multitude des détails, l'auteur a toujours su dégager les faits essentiels, ainsi dans cette jolie analyse des procédés dont usèrent les écrivains pour peindre le ciel d'Algérie. « M. Louis Bertrand, écrit-il, dont les yeux se sont tant complu aux crépuscules délicats comme aux aubes divines ou aux violences du plein midi, ne décrit guère le ciel algérien sans l'aide de la mer, de la montagne ou du désert » (1). Masqueray décrit moins le ciel que les sensations qu'il éprouve « sous le vaste ciel lumineux aux confins du désert et des Hauts Plateaux » (2). « Fromentin (3) seul semble avoir su, et avec quelle simplicité et quelle sobriété, peindre le ciel, tel, qu'au-dessus de nos têtes, nous le voyons en Algérie... Il avait à sa disposition, lui peintre, bien plus qu'un homme de lettres, le vocabulaire comme la gamme des couleurs. »

Le livre de M. Tailliant est la mise en œuvre d'une documentation formidable. On s'en convaincra sans peine en se reportant à son livre complémentaire : *L'Algérie dans la littérature française. Essai de bibliographie méthodique et raisonnée*, l'auteur y a rassemblé toutes les justifications bibliographiques de son œuvre ; plus de trois mille volumes, articles ou brochures y sont cités et analysés. Ce recueil méthodique, remarquable instrument de travail, a pris déjà place à côté de l'ouvrage classique de Playfair. L'ouvrage principal de M. Tailliant, malgré la large enquête qu'il présuppose n'en reste pas moins d'une lecture aisée, suggestive, attachante. Le secret de cette clarté d'exposition, de cet intérêt revient, en partie, à la conception même qu'a eue M. Tailliant de son immense sujet. D'autres façons de présenter les faits, d'exposer les problèmes étaient possibles, l'auteur lui-même, incidemment, les suggère. Il serait bien long d'indiquer les motifs qui justifient la solution qu'il a adoptée, aucune autre solution, en tout cas, ne pouvait toucher aussi profondément, émouvoir aussi sincèrement un lecteur familiarisé avec les choses d'Algérie.

F. BRAUDEL.

ANTONIO PRIETO Y VIVES. — *Los Reyes de Taïfas, estudio historico-numismatico de los Musulmanes espanoles en el siglo V de la hegira (XI^e de J.-C.), grand 8° de 280 pages, 3 cartes et 16 planches de médailles, Madrid, 1926.*

Cette publication tient une place honorable parmi les études historiques et musulmanes qu'édite la *Junta para ampliacion*

(1) P. 327.

(2) P. 328.

(3) P. 329.

de estudios y investigaciones científicas. L'auteur, particulièrement versé dans la numismatique arabe de l'Espagne, s'y révèle historien averti, scrupuleux et méthodique. Il a très habilement tiré parti des sources arabes-chrétiennes et des monnaies musulmanes pour éclairer une page, fort obscure jusqu'ici, de l'histoire musulmane de la Péninsule — celle qui va de la fin du Khalifat de Cordoue à l'avènement des Almoravides — et de la numismatique arabe correspondant à cette période. Lorsque sombra, dans les révolutions de palais et les divisions intestines, au commencement du ^v^e siècle de l'hégire, le Khalifat omayyade d'Espagne qui avait fait briller d'un si vif éclat la civilisation musulmane, l'anarchie politique donna naissance à une foule de roitelets, de princes, ennemis les uns des autres. C'est ce que les chroniqueurs musulmans appellent les *mulûk-at-tawâif* (les rois des « partis »), *los reyes de Taïfas*. Ils firent tant, par leur désunion et leur hostilité entre eux, qu'ils permirent aux Chrétiens d'étendre leur territoire et leur puissance à un point tel que, sans l'intervention almoravide, ç'en eût été fait de l'Islâm en Espagne, dès la fin du ^v^e siècle de l'hégire (^x^e de J.-C.), et la « reconquista » aurait eu lieu quatre siècles plus tôt qu'elle ne s'est produite.

M. A. P. a divisé son ouvrage en trois parties. La première (p. 3-91) est l'histoire, prudemment étudiée et clairement exposée, des royaumes des Taïfas. C'est d'abord l'analyse des causes de la décadence, puis de la fin des Omayyades de Cordoue. Elles ne sont pas seulement, ces causes, dans l'impéritie gouvernementale des derniers khalifes, mais dans cet antagonisme des tribus, des races qui forment les éléments musulmans de la péninsule, Arabes d'Orient (Yéminites et Ma'dites), Berbères du Maghrib, Musulmans andalous, esclaves chrétiens affranchis, antagonisme qui se réveille à la moindre faiblesse, au moindre fléchissement de l'autorité centrale.

Le fameux vizir Almanzor (Abû' Amir Mohammed) qui tient le khalifat en tutelle, instaure un despotisme militaire en s'appuyant sur les rudes et farouches guerriers amenés de Berbérie, insupportables aux Andalous et aux Arabes qui ne tardent pas à se révolter, lorsque la forte main d'Almanzor n'est plus là pour les maintenir dans l'ordre.

Dans l'amas touffus des faits historiques qui suivent la révolution, M. A. P. démêle et sépare les événements qui se produisent çà et là, dans les divers petits royaumes qui prennent naissance, précise les dates, explique l'avènement et le règne des princes et des dynasties qui arrivent au pouvoir. Des chapitres successifs sont consacrés aux roitelets berbères, installés dans le Sud (hamoudites et zirites), aux esclaves affranchis qui règnent dans le S.-E., aux princes de l'Aragon (« la

frontière supérieure »), à ceux de la « frontière inférieure » qui abandonnent Tolède et sa province à Alphonse VI en 478/1085. C'est le premier coup redoutable porté à l'Islâm en Espagne.

Puis c'est l'histoire si peu connue des B. l-Aftas de Badajoz et celle du royaume de Séville, le plus important des Taïfas, comme superficie et comme éclat.

Mais depuis que les Chrétiens sont installés en maîtres dans le royaume de Tolède et qu'ils séparent le royaume des B. Hûd de Saragosse des autres états musulmans du Sud et du Sud-Ouest, c'est la menace de la « reconquista » que la faiblesse de ces petits roitelets musulmans, ennemis les uns des autres, rend de plus en plus imminente. Ils sentent que même leur union contre l'adversaire chrétien ne parviendrait plus à les sauver et ils se décident à faire appel au grand conquérant du Maghrib, le chef berbère des Lemtûna, l'Almoravide Yousof ben Tâchfin.

Trois cartes dans le texte, l'une du démembrement du Khalifat de Cordoue, la seconde de l'état avant la conquête de Tolède par Alphonse, la troisième au moment de l'invasion almoravide, éclairent singulièrement l'exposé des faits.

M. Antonio Prieto montrant l'arrivée de ces guerriers berbères almoravides qui vont triompher des difficultés, refouler l'ennemi et s'installer en Espagne, cherche à expliquer comment ces Andalous qui, au temps du Khalifat firent une révolution pour se libérer des Berbères d'Al-Manzor, appelèrent chez eux les soldats de Yousof ben Tâchfin, de même qu'ils devaient appeler moins d'un siècle plus tard les Almohades, eux aussi des Berbères, contre ces mêmes Almoravides, quand fléchit chez ceux-ci le sentiment religieux. Il l'explique, avec à propos, par le grand mouvement religieux, mystique et populaire, qui secoua au XI^e siècle tout l'Islâm, de l'Orient à l'Occident, et qui atteignit profondément les masses en Espagne, comme au Maghrib. Il produisit dans la Péninsule une intolérance religieuse inconnue jusqu'alors. « A la communauté de vie entre chrétiens et musulmans, qui était de règle dans les siècles antérieurs, succède l'hostilité, provoquant la crise du « mozarabisme » et creusant un abîme, chaque jour plus profond, entre les fidèles des deux religions ». C'est vraiment alors que la lutte entre musulmans et chrétiens prend une allure plus religieuse que politique. Yousof ben Tâchfin et ses guerriers berbères pour le peuple musulman andalou personnifiaient l'Islâm véritable, eux qui avaient conquis la Berbérie occidentale pour y faire régner la vraie foi.

La seconde partie de l'étude de M. Antonio Prieto (P. 95-143) a pour titre « Numismatique des Rois des Taïfas ». C'est une étude historique de la numismatique arabo-espagnole pour cette période du XI^e siècle de J.-C. L'auteur marque les caractéristiques

tères spécifiques des monnaies des rois des Taïfas, dans leur ensemble, indique les erreurs qu'elles offrent dans les dates et dans l'orthographe même, souligne des fautes de grammaire qui s'y rencontrent et montre ainsi avec quelle prudence il convient d'utiliser la numismatique. Pour la période de la révolution, une trentaine d'années au début du V^e siècle, alors qu'un fantôme de Khalife existait encore, des personnages, parfois inconnus de l'histoire, faisaient graver leur nom, avec celui du Khalife, sur les pièces ; et quand le lieu de frappe n'est indiqué que par *Al. Andalus*, il est difficile de découvrir à qui attribuer une telle monnaie. M. Antonio Prieto indique quelques-uns des moyens à employer pour arriver à une connaissance aussi approchée que possible.

Les monnaies de cette période révolutionnaire sont d'ailleurs groupées par l'auteur, sous trois rubriques : celles des derniers Khalifes, celles des personnages inconnus qui n'ont pas formé de dynastie et n'ont pas de filiation déterminée, celles du type Khalifen, mais qui sont fausses.

C'est avec la même méthode de présentation que M. Antonio Prieto traite de la numismatique de chacun des groupes des roitelets qu'il a classés et dont il a étudié l'histoire dans la première partie de son livre.

Les Almoravides, qui substituèrent au fractionnement politique des Taïfas, un gouvernement centralisé, ont eu naturellement des types uniformes de monnaies. Les premiers dinars almoravides remontent à l'Emir Abou Bakr ben 'Omar et furent frappés à Sidgilmâsa, à partir de 450/1058. Le type fut conservé par Yousof ben Tâchfin, mais avec de nombreux lieux de frappe, en Berbérie et en Espagne, et avec des caractères désormais accusés et nets.

Dans ce mélange de monnaies qu'il est souvent si délicat d'attribuer à tel ou tel prince à telle ou telle époque, le travail minutieux de M. Antonio Prieto est un guide précieux. Il signale notamment des monnaies frappées à Tolède en l'année de la conquête d'Alphonse VI et dans l'année suivante. Bien qu'en caractères arabes, elles ne portent que la première partie de la *chahâda* musulmane, la date et le lieu de frappe. Ce sont d'ailleurs à peu près les seules monnaies du type arabe, frappées par les rois chrétiens, et notamment par Alphonse VI — qui fut lui-même le premier des chrétiens andalous à avoir des monnaies. Les autres monnaies chrétiennes espagnoles furent toutes du type carolingien. Seulement sous Alphonse VIII de Castille, des monnaies de Tolède et chrétiennes furent frappées en caractères arabes à l'imitation des dinars almoravides.

Ces monnaies de Tolède du temps d'Alphonse VI sont anonymes, comme celles de Murcie, de 502-503 de l'hégire, qui sont du type général des « dirhems » des Taïfas et sont almoravides par leurs légendes.

C'est l'occasion pour M. Antonio Prieto de montrer, par d'autres exemples, comment se conservent des types de monnaies d'une dynastie, longtemps après la disparition de celle-ci.

La troisième partie de ce livre est une étude technique et documentaire de la numismatique des rois des Taïfas. Tous les types, ainsi que les légendes, y sont énumérés et examinés ; seize planches photographiques, très nettes, de ces monnaies apportent à cette importante question une documentation de premier ordre.

Dans des appendices à ces deux dernières parties de son travail, l'auteur présente des observations susceptibles de faciliter les recherches numismatiques pour cette période, et d'utiles remarques sur l'écriture et les fautes qui se rencontrent dans les légendes.

La question de la concordance des dates, hégirienne et chrétienne, a préoccupé M. Antonio Prieto, notamment à propos du jour de départ de l'ère hégirienne, 15 ou 16 juillet 622. Aussi donne-t-il une table de concordance allant de l'année 399 à l'année 485 de l'H... La table est parfaitement identique pour cette période aux tables de Wüstenfeld, que M. Antonio Prieto paraît ignorer et qui demeurent pour les islamisants ce qui existe de mieux en la matière.

Une dissertation de M. Antonio Prieto sur le mode de transcription des noms arabes en caractères latins ne résout pas le problème. Tant qu'il n'y aura pas accord général des arabisants européens sur ce point, au moins pour les publications qui ne sont pas de pure linguistique, c'est l'incohérence qui continuera. Le système de transcription adopté par l'*Encyclopédie de l'Islâm* avec le double caractère pour une seule lettre arabe ne saurait encore faire loi en la matière.

Trois index terminent ce livre : 1° un index de « lagab » employés par les princes de l'époque étudiée ; 2° un index des noms propres de personnes ; 3° un index géographique.

Nous ne saurions trop souhaiter que les études islamiques espagnoles, auxquelles les professeurs Asin et Ribera, notamment, impriment une si vigoureuse et si heureuse impulsion, continuent à produire des monographies aussi utiles et aussi consciencieuses que celle-ci.

Alfred BEL.

CARRA DE VAUX. — *Les penseurs de l'Islam* (tome V). Paris, Geuthner, 430 p.).

Ce cinquième volume se divise en deux parties : d'une part, les sectes ; d'autre part, la pénétration des idées modernes dans l'Islam. En un mot, revue des mouvements religieux et politiques qui ont agité le monde musulman depuis les premiers temps.

La première partie — de même que certaines des précédents volumes — n'est pas assez étayée de dates : ce défaut se manifeste surtout dans le chapitre consacré à l'ismaélisme. Il est entendu que l'ouvrage s'adresse au grand public plutôt qu'aux techniciens ; ce manque de précision nuit néanmoins à la clarté de l'exposé : il semble en effet difficile que les lecteurs non spécialistes comprennent clairement l'évolution des doctrines ; on éprouve l'impression que chiisme, ismaélisme, druzisme sont totalement indépendants l'un de l'autre — ce qui n'est pas —. De même, on ne voit pas nettement que le béhaïsme s'est en quelque sorte proposé de *catholiciser* les principes posés par le bábisme. Le chapitre qui traite du chiisme semble un peu court et schématique. Une trentaine de lignes pour le cheikhisme, c'est vraiment peu ! (p. 82). Quant au kharedjisme, il est à peine défini en quelques lignes (p. 7). Enfin on trouve (p. 39 notamment) un mélange d'ismaéliens et de Qarmathes qui ne peut que dérouter le lecteur.

Quant aux détails, les causes de la divinisation du calife fatimide Hâkim valaient d'être expliquées plus longuement (p. 62) ; les querelles des Druses et des Maronites sont à peine mentionnées dans une note (p. 77) alors que les pages précédentes contiennent une longue digression sur la biographie de chef maronites — ce qui n'offre qu'un lointain rapport avec l'évolution de la pensée musulmane. Le témoignage de Lamarline, invoqué à propos des commencements de l'histoire ottomane, sera sans doute insuffisant aux yeux des spécialistes. En outre il est permis de suspecter quelques faits rapportés sans discussion, par exemple « Ali tua de sa main *cinq cents hommes en un jour* » (p. 6), (Les Qarmates) chargèrent sur *cent mille bêtes de somme* le butin (fait à la Mecque) » (p. 40).

L'histoire de la Turquie et de l'Égypte modernes, qui occupe les deux tiers de la seconde partie, est un exposé commode, et qui aurait gagné en clarté, si l'auteur avait éliminé çà et là quelques détails biographiques ; par contre, il y avait lieu de s'étendre davantage sur les Capitulations et sur la question du Califat. On est certainement très heureux d'apprendre que, grâce à Cheikh Abdou, « les tapis (de l'université al-Azhar) furent changés deux fois par an au lieu d'une fois ; des lampes à gaz remplacèrent l'éclairage à huile » (p. 260) ; mais on aurait préféré que l'auteur déterminât l'influence décisive qu'exerça sur Abdou le fameux Djamal-ed-Din al-Afghani (simplement nommé p. 256). L'exposé du wahhabisme (p. 307 sqq) est par trop sommaire : ni ses origines ni ses doctrines ne sont nettement définies.

Ce cinquième tome termine les *Penseurs de l'Islam* : un index général eût été très utile. J'ai noté sincèrement, à l'apparition de ces volumes, ce que je considérais comme imparfait : il semble que leur auteur, qui par ailleurs a depuis long-

temps prouvé sa maîtrise — pour ne citer que son *Avicenne*, son *Ghazali* et certains articles de l'*Encyclopédie de l'Islam* — ne se trouve pas complètement à l'aise dans un genre qui confirme à la haute vulgarisation. Mais, pour finir, il n'est que juste de dire les mérites des *Penseurs de l'Islam* : si l'on peut en critiquer le plan et l'ordonnance, si certaines parties sont insuffisantes alors que d'autres pourraient être écourtées, si l'on note quelques lacunes, nous n'en possédons pas moins, et pour la première fois en français, un tableau général de l'Islam intellectuel et social ; l'enchaînement et l'évolution des faits et des idées n'y sont pas toujours facilement perceptibles, mais on y trouve une masse de renseignements dont le grand public, qui trop souvent comprend mal l'Islam, ne manquera pas de tirer grand profit.

Henri MASSÉ.

MEHEMMED-ALI-AÏNÏ. — *La quintessence de la philosophie de Ibn-I-Arabî*, traduit par Ahmed Réchid, avec une lettre-préface de M. L. Massignon. — 1 vol., 106 pp., in-12, Paris, Geuthner, 1926.

Mohyiddin Abû 'Abd Allah Mohammed b. 'Alî b. Mohammed b Al-'Arabî, connu surtout sous le nom d'Ibn 'Arabî (prononciation turque : Ibn-I-Arabî) et de Cheikh Akbar, né à Murcie le 17 Ramadân 560/28 juillet 1165, mort à Damas le 28 Rabi II 638/16 novembre 1240, est peut-être le plus grand philosophe mystique qu'ait produit l'Islâm.

Brokelmann (*Geschichte der Arabischen Litteratur*, I, 441) énumère les 150 ouvrages qui nous en ont été conservés, et ce chiffre ne représente, semble-t-il, que le tiers ou le quart des écrits de ce savant.

M. Mehemmed-Ali-Aïni, professeur de philosophie à l'Université de Constantinople, a, dans un but de vulgarisation, composé en turc, un résumé de la philosophie d'Ibn 'Arabî ; c'est de ce résumé que M. Ahmed Réchid nous présente la traduction française.

Tout d'abord, M. Mehemmed-Ali-Aïni donne un *aperçu général sur la vie et les œuvres d'Ibn 'Arabî* et il expose les idées de Cheikh Akbar, disciple de Sidi Boû Médine (Abû Madyan, enterré à Tlemcen).

Ensuite, il consacre un chapitre au *Mystère des lettres* et à une exposition quelque peu lucide de la métaphysique d'Ibn 'Arabî.

L'idée préexiste à la matière dans la science divine et Ibn Arabî considère et appelle l'idée : lettre. La lettre peut se matérialiser et s'unir à une autre, à d'autres lettres ; le monde visible est le produit de cette agrégation. L'univers est donc

semblable à un livre où sont tracées des lettres assemblées, liées, enchaînées. Il devient ainsi possible de dévoiler l'avenir, puisque entre les lettres et les idées il existe des concordances directes et que l'enchaînement ininterrompu et indéfectible des lettres permet aussi bien de remonter vers le passé que de s'avancer dans le futur ; mais l'homme ne peut atteindre que les lettres, il ne perçoit que les phénomènes ; l'idée, la divinité lui reste cachée. Quant à la Nature, elle est, sous des formes multiples, la simple manifestation de la divinité. La Création représente le passage de Dieu de l'indétermination à la détermination, et ce passage dure autant que l'éternité. « Le mouvement, dit-il dans les *Fosûs*, c'est la vie ; il n'y a point de repos ; il n'y a point de mort ; il n'y a point non plus de néant ». La nature n'augmente ni ne diminue, elle est naturante et naturée. Tout ce qui existe dans l'univers se transforme et se renouvelle sans cesse, et il n'y a pas lieu de distinguer les êtres des choses, puisque les uns et les autres sont formés des mêmes atomes, des mêmes lettres.

Adam, dans l'ordre de la création, possède la sagesse divine, la pensée qui lui vaut tous ses succès sur la nature. Donc, tous les attributs divins ont été déposés virtuellement dans la nature humaine, et physiquement aussi bien que spirituellement, l'homme est identique à Dieu.

Mais depuis quand l'homme existe-t-il sur la terre ? « Il est créé, mais créé dans la prééternité ». Ce bas monde est le monde par l'existence de l'homme et l'autre monde s'en distinguera de ce fait qu'il est la demeure éternelle de l'homme.

L'essentiel est le vrai ; le faux provient des différents points de vue auxquels on se place, il est donc un accident. Cependant l'opposition des vues étant nécessaire, le faux est également nécessaire.

Ibn 'Arabî considère comme une insoumission à Dieu de croire au libre arbitre, car, à son avis, « la Volonté n'est que l'abandon de la volonté ».

L'existence de Dieu est fournie par la notion du devoir et la morale doit être fondée sur les enseignements de Dieu, de ses Envoyés, des sages des temps passés et des saints des temps présents.

Dans l'éthique d'Ibn 'Arabî, la charité est placée au premier plan des vertus. « Au lieu de partir en guerre, par zèle divin, pour massacrer ses semblables, il est préférable de les traiter avec charité ».

Bien que la peine du meurtre soit celle du talion, il est préférable d'usèr du pardon, car de la sorte on ne tuera pas un homme de plus ».

Les hommes se répartissent en deux catégories : 1° les hommes-animaux ; 2° les hommes réels, et les seconds seuls peuvent prétendre à la perfection.

Ibn 'Arabi admet l'esclavage, mais il conseille de traiter avec bonté des hommes, qui, somme toute, sont nos frères ; chacun de nous étant l'esclave de Dieu, nous devons traiter nos esclaves comme nous voudrions être traités. Cette charité, cette pitié ne doit pas être refusée aux animaux, car ce sont aussi des créatures. Les deux grandes vertus sont l'Amour et la Charité.

Pour vivre heureux, il faut en toute circonstance conserver sa liberté d'action, ne point nuire à autrui et être honnête

Faisons chaque jour notre examen de conscience et cela en toute indépendance d'esprit.

« Quiconque est un vrai saint ne se lie à aucune croyance. »

C'est par l'examen de sa conscience et des créatures que l'homme parvient à la connaissance de Dieu, et non pas à l'aide du raisonnement dialectique comme disent Ibn Sinâ et al-Gazzali. Dieu enfin est un et les polythéistes sont dans l'impossibilité de prouver l'existence d'associés de Dieu.

Par une épuration conceptuelle négative, on parvient à affirmer que rien ne ressemble à Dieu et que « Dieu est et demeure dans le même état où il était avant la création de l'Univers. En tous cas, l'Absolu est toujours inaccessible et inconnaissable dans son essence ».

BENCHENEB.

Jean SERRES. — *La politique turque en Afrique du Nord sous la monarchie de juillet*. — Paris, Paul Geuthner, 1925, in-8° de XXIV - 392 p.

Quelle fut la réaction que déterminèrent en Turquie, ou plus exactement chez le gouvernement turc, la prise d'Alger, puis la pénétration progressive de la France dans l'ancienne Régence, tel est le sujet que M. Jean Serres s'est proposé de traiter. Sujet neuf, les historiens de la conquête s'étant bornés à signaler certains faits, certaines manifestations de la politique turque sans traiter dans son ensemble une question qui dépasse le cadre algérien : si, en effet, l'action de la France à Alger a déclenché celle — hostile — de la Turquie, cette dernière s'est exercée principalement à Tripoli, où elle a réussi, et à Tunis où elle a échoué.

Les événements de Tripoli et la mésentente des gouvernements anglais et français permirent à la Sublime Porte — du fait que seule elle montra de la décision — de s'installer en maîtresse dans cette Régence en 1835. Le bey Ali fut destitué et remplacé par un gouverneur turc qu'appuyaient une escadre et un corps de débarquement. La Turquie devenait ainsi une puissance africaine ; elle « se trouvait à pied d'œuvre pour agir en Algérie et en Tunisie contre notre influence » (p. 125).

S'il lui était impossible d'agir directement en Algérie, elle pouvait du moins aider les chefs de la résistance indigène par des encouragements moraux ou des envois plus efficaces de subsides et de munitions. Qu'Abd-el-Kader ait tenté d'obtenir en 1842 par l'intermédiaire de l'Angleterre — qui refusa de s'y prêter — l'appui du Sultan, la chose n'est pas douteuse — M. Serres, après le colonel Azan dans son *Abd-el-Kader*, en a donné les preuves — non moins que l'échec de ces ouvertures. Le Sultan n'avait garde en effet de se démontrer en faveur d'un homme qui avait toujours été l'ennemi des Turcs et qui ne se déclarait tout à coup « le serviteur du Sultan Osmanli » que parce qu'il avait perdu tout espoir dans le succès.

Il en pouvait aller autrement avec le bey de Constantine, Ahmed. Celui-ci, turc d'origine, devait être par cela même plus sympathique à Constantinople. De plus, on pouvait entretenir avec lui des relations suivies, en utilisant le mouvement caravanier entre Constantine et Tunis. Mais la chose ne serait possible que si l'action turque pouvait s'exercer librement sur ce dernier point. Après qu'au mois de juin la Porte eut déclaré que « les Régences de Tripoli, de Tunis et d'Alger lui appartenaient » (p. 137), elle se prépara à tenter à Tunis la même opération qui lui avait réussi à Tripoli.

Le Gouvernement français agit avec énergie. Notre ministre à Constantinople prévint le Sultan que « toute entreprise tendant à implanter sa domination à Tunis l'exposerait à rencontrer une opposition réelle » (p. 143) et l'escadre de l'amiral Hugon se porta en juin 1836 à la rencontre de la flotte turque qui ne dépassa pas Tripoli. La prise de Constantine en 1837 détruisit définitivement les espérances qu'avait pu faire naître l'année précédente l'échec que les armes française avaient subi devant cette ville.

La Porte ne renonça pas cependant à replacer la Régence de Tunis sous sa domination, soit qu'elle fît répandre la menace d'interventions armées, soit qu'elle essayât de jouer à son profit de l'antagonisme qui dressait les agents français et anglais les uns contre les autres. Le tout sans résultat. La fermeté continue de la politique française, l'apparition de nos escadres en temps opportun, l'intérêt de l'Angleterre à maintenir le *statu quo*, déjouèrent ces velléités. et amenèrent le bey de Tunis en même temps qu'il acceptait l'influence française, à rompre les liens de vassalité d'ailleurs théoriques qui le rattachaient à la Sublime Porte. A la fin de 1846, Ahmed bey fut reçu aux Tuileries, avec solennité, comme un souverain indépendant. Après avoir protesté, le gouvernement turc non seulement accepta le fait accompli, mais encore raya dans son almanach le nom d'Alger de la liste des provinces de l'empire. « Il est difficile, conclut M. Serres, de ne pas comparer la ruine de la Tripolitaine amenée par l'incurie de l'admi-

nistration ottomane avec la prospérité dont jouit la Tunisie grâce au maintien de sa dynastie, maintien qui est dû, pour la période que nous venons de parcourir, à l'appui moral et militaire que le gouvernement de juillet lui accorda, toujours sans discuter. » (p. 379).

L'ouvrage de M. Serres n'est autre, on le voit, qu'un chapitre important de la politique européenne dans l'Afrique du Nord. L'auteur a disposé d'une documentation étendue. Il a connu la bibliographie imprimée (livres, brochures, articles de journaux) de son sujet et il a poursuivi des recherches minutieuses aux archives du Ministère des Affaires Etrangères, de la Résidence générale de France à Tunis, du Foreign office à Londres. Il eût pu trouver, dans le fonds Algérie des archives du Ministère de la guerre, de nombreuses traces des bruits qui couraient au sujet des négociations du bey de Constantine avec la Porte. On peut regretter d'autre part qu'il n'ait pu consulter les archives du Gouvernement Ottoman. Quoi qu'il en soit, surtout en ce qui concerne Tripoli et Tunis, M. Serres nous a donné, des événements, des difficultés auxquelles s'est heurtée la France, des luttes d'influence qui se poursuivaient autour des beys, un récit consciencieux, très détaillé, neuf en bien des endroits, conduit avec méthode et dans un esprit sagement objectif. Son livre qui lui a valu le diplôme de docteur ès lettres prend place parmi les bons travaux — encore peu nombreux — sur l'histoire de l'Afrique du Nord.

Gabriel ESQUER.

J. LUCAS-LEBRETON. — *La Restauration et la monarchie de juillet* (L'Histoire de France racontée à tous). — Paris, Hachette, 1926, in-8°.

Dans les pages qu'il a consacrées à l'Algérie de 1830 à 1848, l'auteur s'est surtout attaché à retracer l'histoire de la conquête. (Les quelques lignes qu'il a écrites sur la colonisation sont inexistantes). Il eût pu tout au moins, dans son récit des événements militaires, ne pas multiplier les erreurs de faits, erreurs qui s'expliquent par une documentation superficielle et peu judicieuse. Entre deux ouvrages d'ensemble sur la conquête, M. Lucas-Lebreton ne connaît que le pire, celui de Rousset et ignore le meilleur, celui de Pellissier de Raynaud.

Voici au hasard quelques-unes de ces erreurs d'autant plus regrettables que l'ouvrage est destiné au grand public qui ne rectifiera vraisemblablement pas :

Page 140, M. Lucas-Lebreton écrit : « Après le débarquement à Sidi-Ferruch et le combat de Staouéli, l'artillerie française bombardait de Fort-l'Empereur... Là seulement la résis-

tance fut sérieuse ; cette vieille forteresse datant du XVI^e siècle résista quatre jours... »

En réalité, après Staouéli (19 juin), l'armée française ne bougea pas de quatre jours. Du 24 au 28 juin elle escarmouche avec les Turcs. Le 29 elle arrive devant le Fort-l'Empereur. L'installation des batteries de siège prend jusqu'au 3 juillet au soir. Le bombardement dure quelques heures, ayant commencé le 4 au petit jour et se terminant à 10 heures par l'explosion du Fort que les Turcs font sauter.

Le mot que M. Lucas-Lebreton attribue à Polignac : « Pour prendre Alger je n'ai consulté que la dignité de la France ; pour le garder ou le rendre je ne consulterai que son intérêt », a été prononcé en réalité par Charles X ; les termes mêmes l'indiquent clairement.

Page 237, Les imans et les muftis n'ont jamais été des juges.

Page 238, Voirol n'a jamais envoyé de détachements à Oran, Arzeu et Mostaganem, pour la bonne raison que nous tenions la première de ces villes depuis décembre 1830 et que, en ce qui concerne les deux autres, c'est Desmichels qui les a fait occuper de sa propre autorité sans demander l'autorisation ni de Voirol, ni du Gouvernement.

Pages 238-239. Le bureau arabe d'Alger créé en 1833 et dont Lamoricière fut en effet le premier chef, était un organe de renseignements en rapport avec les tribus, destiné à jouer le rôle tenu jusque là par l'Agha des Arabes. Il n'avait rien de commun avec les bureaux arabes que devait plus tard créer Bugeaud.

Page 242, Il était difficile au Gouvernement d'adjoindre un intendant à Damrémont (1837) puisque Bresson était déjà intendant civil des possessions françaises dans le Nord de l'Afrique depuis le 12 juillet 1836.

L'auteur passe sous silence l'occupation de Bône, la défense de Miliana, de Mazagran, de Djemila, d'Aïn Turk, etc., il consacre quelques lignes à Changarnier et à Lamoricière mais ne parle pas de Duvivier, de Cavaignac, de Bedeau, de Morris, de Daumas, d'Yusuf ; à plus forte raison ignore-t-il les administrateurs civils et les colons.

Gabriel ESQUER.

RICHET (Charles). — *Initiation à l'histoire de la France et de la civilisation française* (Collection des Initiations). — Paris, Hachette, 1924, in-16.

Les quelques lignes consacrées dans ce petit livre à la conquête de l'Algérie (p. 120-121) renferment naturellement peu de faits mais aussi des inexactitudes que l'auteur aurait intérêt

à faire disparaître dans une nouvelle réimpression de son livre.
Ainsi :

Alger n'a pas été pris le 15 juin 1830. Abd-el-Kader « hardi » chef arabe, n'a pas tenu l'armée française en échec « dans les montagnes de Kabylie » pendant plusieurs années. Le même n'a pas été vaincu à la bataille d'Isly.

Certaines phrases constituent des inexactitudes ou des nonsens : « la prise de Constantine, ville imprenable, construite sur un rocher élevé qu'entoure un précipice profond, le Rhummel ». — « Quand la troisième République aura joint la Tunisie et le Maroc à l'Algérie, un grand empire franco-arabe sera fondé ».

G. ESQUER.

